

“j’adore ANN”

Bête de mode à la réputation internationale, Alix Browne décrypte le mystère Demeulemeester.

Il y a peu, j’entendais dans une boutique new-yorkaise une troublante conversation.

Un vendeur, qui songeait plus à son pourcentage qu’à sa santé mentale, s’acharnait à convaincre sa cliente qu’il n’y aurait aucun problème à couper dix centimètres au bas de la robe Ann Demeulemeester qu’il avait tenu à lui faire essayer. Bon, je ne suis pas extralucide, mais je pense quand même savoir à peu près de quoi je parle quand il s’agit de mode. Et si vous voulez mon avis, ce que cette femme voulait réellement, ce n’était pas le service de la retoucheuse maison, mais plutôt un petit truc ultra-court et ultra-moulant et probablement griffé Dior. Pourtant le vendeur insistait. Au point que j’ai dû me résoudre à intervenir. Je lui ai tendu mon bras droit et je lui ai dit : “Tenez, coupez plutôt ça. Ce sera beaucoup moins douloureux.”

N’imaginez pas non plus que je sois complètement folle au point de sacrifier mon bras droit sur l’autel de la mode (d’ailleurs, il est déjà trop tard pour cela), mais Ann Demeulemeester est une créatrice qui inspire ce genre de loyauté. Ce n’est pas quelqu’un qu’on suit pendant une ou deux saisons, ou seulement quand les vents capricieux de la mode soufflent dans son sens. Elle a creusé sans relâche le même sillon artistique depuis la fondation de sa maison au milieu des années 1980. Elle occupe dans notre cœur la place normalement réservée au premier groupe de rock qu’on a vu sur scène. Elle ne produit pas toujours des hits (comme Sonic Youth à qui il arrive parfois de se planter). Mais la connaître, c’est lui rester éternellement dévoué.

Je mentirais si je prétendais que je connais très bien Ann Demeulemeester. Je ne suis jamais allée chez elle dans sa campagne anversoise. Je n’ai même pas son numéro de portable dans la mémoire du mien. Je ne connais pas sa date d’anniversaire. En revanche, j’ai porté ses pantalons noirs, ses vestes rétrécies et ses pulls tournants, ses extraordinaires manteaux en laine et ses diaphanes chemises de coton aux poignets décousus et à la manche gauche ornée de fragments de poésie. Et pour tout dire, à bien des égards, on ne pourrait espérer être plus proche d’elle que de cette façon. Car, si

vous y faites un peu attention, ces vêtements révèlent sur elle des choses que même un face-à-face n’offrirait pas : sa sérieuse belgitude, sa passion pour le rock’n’roll et l’architecture moderne, sa relation douce-amère avec les lois de la gravité.

Il est parfaitement logique qu’Ann Demeulemeester soit son propre mannequin. On connaît d’elle des autoportraits éblouis par le flash d’un Polaroid reflété dans un miroir en pied. Elle y figure drapée dans les plis épinglés d’une ébauche de robe, comme un mannequin dans un atelier de couture. (Il est aussi parfaitement logique qu’elle soit fidèle aux vêtements qui drapent le corps et se ferment ou se nouent sur le devant, le dos étant moins accessible.)

La mode adore les déclarations définitives. Or le plus souvent, ses collections posent des questions, s’aventurent dans les zones plus ou moins sombres aux frontières du masculin et du féminin, du brutal et du romantique, de la force et de la sensualité, des anges et... des hell’s angels. Elles laissent imaginer une vie intérieure tumultueuse ou un passé agité et vous donnent des envies de rébellion. Tout est résumé dans la conception qu’Ann a d’une robe du soir : longue, le dos dénudé, un nœud autour du cou comme une cravate d’homme, le tout en cuir lavé noir. Et dans le fait qu’elle est aussi à l’aise avec les débardeurs de tulle transparent les plus exquis qu’avec les bottes de motard les plus hardcore.

Mais Ann Demeulemeester ne s’attache pas tellement aux détails. Elle préfère le porté. “Mes vêtements sont introvertis”, explique-t-elle, voulant dire par là qu’ils parlent plus à celui qui les porte qu’à celui qui les regarde. Pourtant, je suis certaine que les amateurs d’Ann Demeulemeester se reconnaissent entre eux tout comme, disons, les partisans de Christian Dior se repèrent aussitôt mutuellement. L’étroite veste en cuir avec ses épaules travaillées, ses revers pointus, ses coutures surpiquées qui forment le signe de la croix... C’est un code pour dire “J’ADORE ANN”. “Une collection, souligne-t-elle, est un cadeau anonyme.” Chacune d’entre elles paraît nous offrir un petit peu d’elle-même. Et on ne saurait qu’être poussé à lui rendre la pareille. **ALIX BROWNE**